

LITTÉRATURE.

La veillee.

HISTOIRE DE NAPOLEON CONTÉE DANS UNE GRANGE, PAR UN VIEUX SOLDAT.

(Quelques renseignements sur les acteurs de cette scène sont nécessaires pour en faire comprendre tout l'intérêt. GOGUELAT, le conteur, est un ancien fantassin de la Garde Impériale. GONDRIEN, auditeur passif, est un des pontonniers qui sont entrés dans la Bérézina pour y enfoncer les chevalets des ponts, lors de la retraite de Moscou, et le seul de son corps qui ait survécu ; il en est resté sourd. GENESTAS est un vieil officier de cavalerie furtivement introduit dans la grange par M. BENASSIS, le médecin de campagne. Ils sont cachés tous deux dans le foin pour entendre le récit des soldats. La veillee y est commencée ; un vieux paysan vient de finir l'histoire populaire de LA BOSSUE COURAGEUSE).

— Je n'aime point ces histoires-là. Ça me fait peur, dit la Fosseuse. J'aime mieux les aventures de Napoléon.

— Ça, c'est vrai, dit le garde-champêtre. Voyons, monsieur Goguelat, racontez-nous l'Empereur.

— La veillee est trop avancée, dit le Picton, et je n'aime point à raccourcir les victoires.

— C'est égal, dites tout de même ! Nous les connaissons pour vous les avoir vu dire bien des fois ; mais ça fait toujours plaisir à entendre.

— Racontez-nous l'Empereur ! s'écrièrent plusieurs personnes ensemble.

— Vous le voulez, répondit Goguelat ? Eh bien ! vous verrez que ça ne signifie rien quand c'est dit au pas de charge. J'aime mieux vous raconter toute une bataille. Voulez-vous Champ-Aubert, où il n'y avait plus de cartouches, et où l'on s'est astiqué tout de même à la baïonnette.

— Non ! l'Empereur ! l'Empereur !

Alors, le fantassin se leva de dessus sa botte de foin, promena sur l'assemblée ce regard noir, tout chargé de misère, d'événements et de souffrances qui distinguent les soldats. Il prit sa veste par les deux basques de devant, les releva comme s'il s'agissait de recharger le sac où jadis étaient ses hardes, ses souliers, toute sa fortune ; puis, s'appuyant le corps sur la jambe gauche, il avança la droite, et céda de bonne grâce aux vœux de l'assemblée. Après avoir repoussé ses cheveux gris d'un seul côté de son front pour le découvrir, il porta la tête vers le ciel afin de se mettre à la hauteur de l'homme qu'il allait peindre.

Voyez-vous, mes amis, Napoléon est né en Corse, qu'est une île française, chauffée par le soleil d'Italie, où tout bout comme une fournaise, et où l'on se tue les uns les autres, de père en fils, à propos de rien : c'est une idée qu'ils ont. Pour vous commencer l'extraordinaire de la chose, sa mère, qui était la plus belle femme de son temps, et une finade, eut la réflexion de le vouer à Dieu, pour le faire échapper à tous les dangers de son enfance et de sa vie, parce qu'elle avait rêvé que le monde était en feu le jour de son accouchement. C'était une prophétie ! Donc, elle demande que Dieu le protège, à condition que Napoléon rétablira sa sainte religion, qu'était alors par terre. Voilà qu'est convenu, et ça s'est vu.

— Maintenant, suivez-moi bien ! Et dites-moi si ce que vous allez entendre est naturel ?

Il est sûr et certain qu'un homme qui avait eu l'imagination de faire un pacte secret pouvait seul être susceptible de passer à travers les lignes, les balles, les décharges de mitraille qui nous emportaient comme des mouches, et qui avaient du respect pour sa tête. J'ai eu la preuve de cela, moi particulièrement, à Eylau. Je le vois encore : il monte sur une hauteur, prend sa lorgnette, regarde la bataille et dit :

— Ça va bien !... Un de mes intriguants à panaches qui l'embêtaient considérablement et le suivaient partout, même pendant qu'il mangeait, à ce qu'on nous a dit, veut faire le malin, et prend la place de l'Empereur quand il s'en va. Oh ! rasié ! pus de panache ! Vous entendez bien que Napoléon s'était engagé à garder son secret pour lui seul. Voilà pourquoi tous ceux qui l'accompagnaient, même ses amis particuliers, tombaient comme des noix : Duroc, Bessières, Lannes, tous hommes forts comme des barres d'acier, et qu'il choisissait à son usage. Enfin, à preuve qu'il était l'enfant de Dieu, fait pour être le père du soldat, c'est qu'on ne l'a jamais vu ni lieutenant, ni capitaine ! Ah ! bien oui ! En chef, tout de suite. Il n'avait pas l'air d'avoir plus de vingt-trois ans, qu'il était vieux général, depuis la prise de Toulon, où il a commencé par faire voir aux autres qu'ils n'entendaient rien à manœuvrer les canons. Pour lors, il nous tombe, tout maigrelet, général en chef à l'armée d'Italie, qui manquait de pain, de munitions, de souliers, d'habits, une pauvre armée nue comme un ver.

— Mes amis, qui dit, nous voilà ensemble. Or,

mettez-vous dans le fanal que, d'ici à quinze jours, vous serez vainqueurs, habillés à neuf, que vous aurez tous des capotes, de bonnes guêtres, de fameux souliers ; mais, mes enfants, faut marcher, pour les aller prendre à Milan, où il y en a."

Et l'on a marché. Le Français était écrasé, plat comme une punaise ; il se redresse. Nous étions trente mille va-nu-pieds contre quatre-vingt-mille fendants d'Allemands, tous beaux hommes, bien garnis. Alors Napoléon, qui n'était encore que Bonaparte, nous souffle je ne sais quoi dans le ventre ! Et on marche la nuit, on marche le jour, on les tape à Montenotte, on court les rosser à Rivoli, Lodi, Arcole, Millesimo, et on ne les lâche pas. Le soldat prend goût à être vainqueur. Alors Napoléon vous enveloppe ces généraux allemands qui ne savaient où se fourrer pour être à leur aise ; il les pelote très-bien ; leur chippe quelquefois des dix mille hommes d'un seul coup, en vous les entourant de quinze cents Français qu'il faisait foisonner à sa manière. Enfin, leur prend leurs canons, les vivres, argent, munitions, tout ce qu'ils avaient de bon à prendre, vous les jette à l'eau, les bats sur les montagnes, les mord dans l'air, les dévore sur terre, partout. Voilà les troupes qui se remplument, parce que, voyez-vous, l'Empereur, qu'était un homme d'esprit, se fait bien venir de l'habitant, auquel il dit qu'il est arrivé pour le délivrer. Alors, le pekin nous loge, nous chrêti, et les femmes aussi, qu'étaient des femmes très-judicieuses. Fin finale, en ventose 96, qu'était dans ce tems-là le mois de mars d'aujourd'hui, nous étions acculés dans un coin de ce pays des marmottes ; mais, après la campagne, nous fûmes maîtres de l'Italie comme Napoléon l'avait prédit. Et au mois de mars suivant, en une seule année et deux campagnes, il nous met en vue de Vienne ; tout était brossé. Les autres demandaient grâce à genoux ! La paix était conquisse.

— Un homme aurait-il pu faire cela ? Non. Dieu l'aidait, c'est sûr.

Il se subdivisait comme les cinq pains de l'Evangile, commandait la bataille le jour, la préparait la nuit ; les sentinelles le voyaient toujours aller et venir ; ne dormait, ni ne mangeait. Pour lors, reconnaissant ces prodiges, le soldat l'adopte pour son père. Et en avant. Les autres, à Paris, voyant cela, se disent : — "Voilà un pèlerin qui paraît prendre ses mots d'ordre dans le ciel. Il est singulièrement capable de mettre la main sur la France, faut le lâcher sur l'Asie ou sur l'Amérique, il s'en contentera peut-être !" Ça était écrit pour lui comme pour Jésus-Christ. Et le fait est qu'on lui donne ordre de faire une faction en Egypte. Voilà sa ressemblance avec le fils de Dieu. Ce n'est pas tout. Il rassemble ses meilleurs lapins, ceux qu'il avait endiablés, et leur dit comme ça :

— "Mes amis, pour le quart-d'heure, on nous donne l'Egypte à manger. Mais nous l'avalerons en deux tems et deux mouvements comme nous avons fait de l'Italie. Les simples soldats seront des princes qui auront des terres à eux. En avant !..."

En avant ! mes amis ! disent les sergens. Et l'on arrive à Toulon, route d'Egypte. Pour lors, les Anglais avaient tous leurs vaisseaux en mer. Mais quand nous embarquons, Napoléon nous dit : — "Ils ne nous verront pas, et il est bon que vous sachiez dès à présent que votre général a la propriété d'une étoile dans le ciel qui nous guide et nous protège..." Qui fut dit fut fait. En passant sur la mer, nous prenons Malte comme une orange, pour le désaltérer de sa soif de victoire, car c'était un homme qui ne pouvait pas être sans rien faire. Nous voilà en Egypte. Bon. Là, autre consigne. Les Egyptiens, voyez-vous, sont des hommes qui, depuis que le monde est monde, ont coutume d'avoir des géans pour souverains, des armées nombreuses comme des fourmis ; parce que c'est un pays de géants et de crocodiles, où l'on a bâti des pyramides grosses comme des montagnes, sous lesquelles ils ont eu l'imagination de mettre leurs rois pour les conserver frais, chose qui leur plaît généralement. Pour lors, en débarquant, le petit caporal nous dit :

— "Mes enfants, les pays que vous allez conquérir tiennent à un tas de dieux qu'il faut respecter, parce que le Français doit être l'ami de tout le monde, et battre les peuples sans les vexer. Mettez-vous dans la coloquinte de ne toucher à rien, d'abord ; parce que nous aurons tout après ! marchez..."

Voilà qui va bien. Mais tous ces gens-là, auxquels Napoléon était prédit, sous le nom de Kébu-Bonaberdis, un mot de leur patois qui veut dire : *le sultan fait jeu*, en ont une peur comme du diable. Alors le Grand-Turc, l'Asie, l'Afrique ont recours à la magie, et on nous envoie un démon, nommé le Mody, soupçonné d'être descendu du ciel sur un cheval blanc qui était, comme son maître, incombustible au boulet, et qui tous deux vivaient de l'air du tems. Il y en a qui l'ont vu, mais moi, je n'ai pas de raison pour vous en faire certains. C'étaient les puissances de l'Arabie, et les Mamelucks, qui voulaient faire croire à leurs troupiers que le Mody était capable de les empêcher de mourir à la bataille, sous prétexte qu'il était un ange envoyé pour combattre Napoléon et lui repren-

dre le sceau de Salomon, un de leurs talismans à eux, qu'ils prétendaient avoir été volé par notre général. Vous entendez bien qu'on leur a fait faire la grimace tout de même.

— Ha ça, dites-moi d'où ils avaient su le pacte de Napoléon ? Était-ce naturel ?

Il passait pour certain dans leur esprit qu'il commandait aux géants, et se transportait en un clin d'œil, d'un lieu à un autre, comme un oiseau : le fait est qu'il était partout. Enfin, qu'il venait leur enlever une reine, belle comme le jour, pour laquelle il avait offert tous ses trésors et des diamans gros comme des œufs de pigeons, marché que le mameluck dont elle était la particulière, quoiqu'il en eût d'autres, avait refusé positivement. Dans ces termes-là, les affaires ne pouvaient donc s'arranger qu'avec beaucoup de combats. Et c'est ce dont on ne s'est pas fait faute ; car il y a eu des coups pour tout le monde. Alors nous nous sommes mis en ligne à Alexandrie, à Gizeh et devant les pyramides. Il a fallu marcher sous le soleil, dans le sable, où les gens sujets d'avoir la berlué voyaient des eaux dont on ne pouvait pas boire, et de l'ombre que cela faisait suer. Mais nous mangeons le mameluck à l'ordinaire, et tout plie à la voix de Napoléon, qui s'empare de la haute et basse Egypte, l'Arabie, enfin jusqu'aux capitales des royaumes qui n'étaient plus ; et où il y avait des milliers de statues, les plus beaux diables de la nature, une chose particulière, une infinité de lezards. Pendant qu'il était occupé aux affaires de l'intérieur, les Anglais lui brûlent sa flotte à la bataille d'Aboukir ; car ils ne savaient qu'à s'inventer pour nous contrarier. Mais Napoléon, qui avait l'esprit de l'Orient et de l'Occident, que le pape l'appelait son fils, et le cousin de Mahomet, son cher père, veut se venger de l'Angleterre et lui prendre les Indes, pour se remplacer de sa flotte. Il allait nous conduire en Asie, par la mer Rouge, dans des pays où il n'y a que des diamans, de l'or, pour faire la paie aux soldats, et des palais pour étapes, lorsque le Mody s'arrange avec la peste, et nous l'envoie pour interrompre nos victoires. Halte ! Alors tout le monde défile à la parade. Le soldat mourant ne peut pas prendre Saint-Jean-d'Acre, où l'on est entré trois fois avec acharnement. Mais la peste était la plus forte, et il n'y avait pas à dire : mon bel ami ! Tout le monde se trouvait très-malade. Napoléon seul était frais comme une rose ; toute l'armée l'a vu !

— Autre preuve que rien chez lui n'était naturel.

Les mamelucks, sachant que nous étions tous dans les ambulances, viennent nous barrer le chemin ; mais, avec Napoléon, se force-là ne pouvait pas prendre. Donc, il dit à ses damnés, à ceux qui avaient le cuir plus dur que les autres : — "Allez me nettoyer la route." Or, Junot qu'était un sabreur au premier numéro et son ami véritable, ne prend que mille hommes, et vous a décaoué tout de même l'armée d'un pacha qui avait la prétention de se mettre en travers. Pour lors, nous revenons au Caire, notre quartier général. Napoléon absent, la France s'était laissé manger le cœur par les gens de Paris qui gardaient la solde des troupes, leur masse de linge, leurs habits, leurs vivres, les laissaient crever de faim, et voulaient qu'elles fissent la loi à l'univers, sans s'en inquiéter autrement. C'étaient des imbéciles qui s'amusaient à bavarder, au lieu de mettre la main à la pâte. Et donc nos armées étaient battues, les frontières de la France entamées ; l'homme n'était plus là. Voyez-vous, je dis l'homme, parce que plusieurs l'ont appelé l'homme ; mais c'était une bêtise, puisqu'il avait une étoile et toutes ses particularités : c'était nous autres qui étions les hommes ! ... Il apprend l'histoire de France après sa fameuse bataille d'Aboukir, où, sans perdre plus de trois cents hommes, et avec une seule division, il a vaincu la grande armée des Turcs, forte de vingt-cinq mille hommes, dont il a bousculé dans la mer plus d'une grande moitié. Ce fut son dernier coup de tonnerre en Egypte. Il se dit, voyant tout perdu là-bas : — "Je suis le sauveur de la France, je le sais, faut que j'y aille." Mais comprenez bien que l'armée n'a pas su son départ, sans quoi on l'aurait gardé de force pour le faire empereur d'Orient. Aussi nous voilà tous tristes, quand nous sommes sans lui, parce qu'il était notre joie. Lui, laisse son commandement à Kléber, un grand matin qu'a descendu la garde, assassiné par un Egyptien qu'on a fait mourir en lui mettant une baïonnette dans le derrière, qui est la manière de guillotiner de ce pays-là ; mais ça fuit tant souffrir, qu'un soldat a eu pitié de ce criminel qui criait la soif ; il lui a tendu sa gourde, et aussitôt qu'il a eu bu de l'eau, il a tortillé de l'œil avec un plaisir infini. Mais ne nous amusons pas à cette bagatelle. Napoléon met le pied sur une coquille de noix, un petit navire de rien du tout qui s'appelait *la Fortune* ; et en un clin d'œil, à la barbe de l'Angleterre qui le bloquait avec des vaisseaux de ligne, frégates et tout ce qui faisait voile, il débarque en France, car il a toujours eu le don de passer les mers en une enjambée.

Était-ce naturel ?

Bah ? aussitôt qu'il est à Fréjus, autant dire qu'il